



Molière
Le Tartuffe



Classiques
universels

Table des matières

Préface	5
---------	---

Le Tartuffe ou l'imposteur

Acte I	13
Acte II	34
Acte III	69
Acte IV	91
Acte V	112

Le Tartuffe

Molière

Le Tartuffe

Préface de
Bruno Vincent



**Classiques
universels**

Préface

Molière connaît la renommée des grands auteurs dramatiques en un siècle où Corneille et Racine élèvent la tragédie au sommet du répertoire théâtral. Pourtant, si le créateur du *Tartuffe* partage la même éducation que ses contemporains et, par conséquent, révère les classiques grecs et latins, son génie particulier se garde d'imiter, sinon de reproduire, les inaltérables sujets historiques et mythologiques pour s'exprimer de préférence dans le genre de la comédie : « Il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice ; et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'Antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle ; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies ; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine¹. »

1. Préface de Molière au *Tartuffe*. Paris, Jean Ribou, 1669.

Molière fait figure, en vérité, de précurseur dans son art. Sa conception de l'intrigue et du jeu de scène échappe aux conventions classiques par le fond et par la forme. D'une part, elle investit les grands thèmes et les grands sentiments traités de façon exclusive jusqu'alors sur un mode tragique. D'autre part, elle régénère les personnages traditionnels de la *commedia dell'arte* en les pourvoyant de caractères plus consistants et de rôles plus étoffés. Le parti pris de Molière consiste à combattre le principe étriqué, que défend son siècle, selon lequel « ce qui ébranle, ce qui émeut, ce qui met l'homme face à ce qu'il a de plus profond en lui, ce n'est certainement pas sur la scène comique qu'on imagine pouvoir le chercher¹. »

L'hostilité dont Molière se trouve victime, en 1664, lorsqu'il donne la première représentation du *Tartuffe* devant Louis XIV et toute sa cour à Versailles, se transforme en véritable cabale des dévots. Depuis 1659, où il crée *Les Précieuses ridicules* au Petit-Bourbon, ses ennemis déclarés, pour la plupart jaloux de son succès, lui reprochent de compromettre l'ordre social en exposant par le rire et la satire bouffonne les préjugés sectaires et rétrogrades de la bourgeoisie parisienne : « On ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. » Le ton de la querelle, au demeurant, s'avère d'autant plus virulent et amer que la protection royale est acquise à Molière et qu'une réelle estime, comme une compréhension réciproque, liera ce dernier à peu près jusqu'à sa mort au Roi-Soleil.

Si *Le Tartuffe* apparaît comme une entreprise de subversion au regard de la noblesse parlementaire et des éminences ecclésiastiques, la raison du scandale tient principalement au thème de la pièce. Molière, avec audace et malice, y appréhende les mœurs religieuses de son époque sous l'angle de la pratique et des convictions plus ou moins douteuses des hypocrites. L'Église est alors toute-puissante et son influence inspire certains ambitieux sans foi, les dévots précisément, de simuler l'ardeur dans leur croyance : « Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, Sire, la pensée que je

1. Préface de Jean Serroy au *Tartuffe*. Paris, Gallimard, 1997.

ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites¹. »

Louis XIV, qui approuve l'œuvre à sa lecture préparatoire, est alors assailli de plaintes et pressé par Anne d'Autriche, la reine mère, par Hardouin de Péréfixe, l'archevêque de Paris, et par une multitude de membres influents de la Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel² d'interdire la pièce : « Le soir, Sa Majesté fit jouer une comédie nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avait faite contre les hypocrites ; mais quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes mœurs n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvaient être pris l'un pour l'autre ; et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement³. »

Molière ressent cruellement les affronts de la presse et du clergé, qui multiplient les libelles contre lui. Le curé Roullé, dans une réprimande assez odieuse, accuse l'auteur du *Tartuffe* d'être un « homme, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fût jamais⁴. » Il faut près de cinq années de lutte et d'incessantes démarches pour voir enfin autorisée, le 5 février 1669, la reprise du *Tartuffe* sur les planches.

De nombreux désagréments frappent Molière dans l'interval. La création de *Don Juan*, en février 1665, pâtit à son tour de pressions insistantes du pouvoir et disparaît de l'affiche malgré son grand succès. L'année suivante, la maladie l'empêche

1. Premier placet de Molière au roi à propos du *Tartuffe*, en date d'août 1664.

2. La Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel a pour vocation de soutenir l'action de l'Église. Ses membres, essentiellement issus de la noblesse et de la haute bourgeoisie, répriment violemment tout manquement au dogme catholique. Un arrêt du Parlement, en date du 13 décembre 1660, interdit les sociétés secrètes sans toutefois parvenir à contrecarrer l'influence redoutable de cette association politico-religieuse.

3. *Relation de la fête des Plaisirs de l'île enchantée*, parue en juin 1664.

4. Curé Roullé, *Le Roi glorieux au monde*. Paris, juin 1664.

de jouer aux côtés de sa troupe et l'échec du *Misanthrope*, sur lequel il a travaillé près de deux ans sans relâche, l'affecte considérablement. Après *Le Médecin malgré lui*, qui, jusqu'à la fin de 1666, triomphe, *Amphitryon* (janvier 1668), *Georges Dandin* (juillet 1668) et *L'Avare* (septembre 1668) sont totalement boudés par le public du Palais Royal. Sa santé continue enfin de décliner : très probablement atteint de la tuberculose, il ne lui reste d'ailleurs plus que quatre ans à vivre.

Lorsque la rédemption sonne son heure avec le retour du *Tartuffe*, Molière, dans une longue préface à la publication de la pièce, s'explique une dernière fois sur le dessein contrarié de l'œuvre : « Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée ; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner ; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et *Le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies ; les gestes même y sont criminels ; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage... Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler ; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne

tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne ; et d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose¹. »

Remarquable plaidoyer de Molière, dans lequel la liberté d'expression dont il est essentiellement question unit les contingences personnelles de l'auteur aux perspectives modernistes du théâtre et de son répertoire : la dramaturgie se dédouane progressivement – mais résolument – du discours allégorique pour s'exercer à la caricature sociale et à l'analyse critique de l'individu sous tous les aspects envisageables.

Molière a su associer à ses qualités littéraires une réflexion à la fois profonde et éminemment pragmatique sur les incidences réelles auxquelles le théâtre se doit d'aspirer. Et puisque, selon lui, la scène reflète le monde, il faut donc qu'elle se serve et se préoccupe de tout ce qui le constitue en substance.

Le critique Albert Simon brosse admirablement le portrait de l'homme de génie que l'état civil, jusqu'à ses 22 ans, en 1644, et plus jamais par la suite, mentionne sous le nom de Jean-Baptiste Poquelin : « Rien de ce qui concerne le théâtre n'est resté étranger à Molière, comédien, directeur, metteur en scène et auteur. Rien de ce qui concerne Molière n'a échappé au théâtre : sa silhouette s'efface derrière ses rôles, sa vie s'est dépensée parmi les comédiens, les costumes anachroniques, et les avatars du théâtre. Et pourtant l'homme est vivant et proche. Sa vie fut une aventure émouvante et fabuleuse comme l'est l'histoire du théâtre, avec ses luttes et ses travaux, les fastes d'un règne triomphal et le retentissement que lui donna sur l'heure une renommée à laquelle l'amitié du public et la haine de la cabale ont également contribué. »

Bruno VINCENT

1. Jean Riboud, *op. cit*

Le Tartuffe
ou
L'Imposteur

Comédie
par J.-B. P. de Molière.

À PARIS

*chez Jean Ribou,
au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Église de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.*

*m. dc. LXIX
avec privilège du roi*

LE TARTUFFE
OU
L'IMPOSTEUR

Comédie

ACTEURS

MADAME PERNELLE, *mère d'Orgon.*

ORGON, *mari d'Elmire.*

ELMIRE, *femme d'Orgon.*

DAMIS, *filz d'Orgon.*

MARIANE, *fille d'Orgon et amante de Valère.*

VALÈRE, *amant de Mariane.*

CLÉANTE, *beau-frère d'Orgon.*

TARTUFFE, *faux dévot.*

DORINE, *suivante de Mariane.*

MONSIEUR LOYAL, *sergent.*

UN EXEMPT.

FLIPOTE, *servante de Madame Pernelle.*

La scène est à Paris.

Acte premier

Scène première

MADAME PERNELLE ET FLIPOTE, SA SERVANTE,
ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE

Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.

DORINE

Si..

MADAME PERNELLE

Vous êtes, mamie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS

Mais...

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère :
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaie,
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout..

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révere ;
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS

Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute...

MADAME PERNELLE

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.